

UDA

2010-2011

Le monde en pages

La Maison de l'âme de

Chantal Deltenre



Dossier : Jean-Marie Delgrange

Animation de l'Atelier :

Daniel Simon

I. Biographie

Née à Ath en 1956, Chantal Deltenre fait des études d'humanités classiques au Collège Saint François de Sales à Ath, puis étudie le journalisme et l'éducation permanente à l'Institut des hautes études des communications sociales (IHECS) à Tournai¹.

Elle publie en 1978 un premier essai, *Le théâtre Action en Belgique* (Cahiers JEB). Elle fait ensuite carrière dans le milieu audio-visuel, d'abord au Ministère de la Communauté française de Belgique où elle a en charge les dossiers des médias locaux, puis aux Éditions Dupuis et dans plusieurs groupes de communications internationaux où elle dirige les réseaux régionaux de télévisions par satellite (Sky Channel, MTV).

Après plusieurs séjours en Inde, au Japon et en Égypte avec son mari, l'écrivain Daniel De Bruycker, le couple s'installe à Paris.

Ensemble, avec le cinéaste Max Dauber et la dessinatrice Martine Noblet, ils écrivent la série des *Carnets de route de Tintin* pour les Éditions Casterman. Chantal Deltenre publie également avec Max Dauber, aux Editions Barthélémy, *Le Voyage en Égypte*, chroniques du petit village égyptien de Gurna où elle séjourne à plusieurs reprises.

Elle entame à la fin des années 1980, à l'université Paris 7 puis à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), des études d'ethnologie contemporaine où elle découvre l'œuvre de Michel de Certeau, ainsi que les travaux d'ethnologues urbains parmi lesquels Gérard Althabe. Ses premiers terrains d'ethnologue la conduisent plusieurs fois en Roumanie au début des années 90, en particulier dans le village de Snagov (en) où elle étudie les effets du Plan de systématisation du territoire mis en œuvre sous le régime communiste.

En 1996, elle rencontre l'écrivain et psychanalyste Henry Bauchau qui jouera un rôle clé dans sa vocation d'écrivain. Collaboratrice épisodique de Bauchau, elle écrit avec lui un texte sur Blanche Reverchon Jouve qui a été son analyste dans les années 1950.

Tout en poursuivant ses activités de consultant dans le domaine des médias et industries culturelles, elle fonde en 1999, avec le producteur multimédia Frédéric de Goldschmidt l'association « Ethnologues en herbe » pour l'éducation des jeunes à la diversité culturelle et conçoit avec lui le premier réseau de classes sur Internet pratiquant l'observation et la description du quotidien à partir des techniques de l'ethnographie. Aujourd'hui remplacé par le site www.ethnoclic.net, le premier réseau www.ethnokids.net rassemble de nombreuses écoles dans toute la Francophonie.

¹ Dossier bref réalisé avec les documents fournis par l'éditeur, sauf la biographie.

En 2003, elle publie son premier roman *La plus que mère* aux Éditions Maelström à Bruxelles. Cet ouvrage, où elle revient sur son enfance ouvrière au Pays des Collines en Belgique, obtient successivement le Prix Jean Muno et le Prix des Bibliothèques du Hainaut.

En 2005, elle publie chez le même éditeur *La Cérémonie des poupées*, un roman traversé par les rituels animistes du Japon. L'ouvrage est nommé au Prix Rossel des Jeunes.

Elle rejoint alors pendant deux ans l'UNESCO en tant qu'expert de la Communauté française de Belgique pour préparer la Convention internationale de l'UNESCO pour la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles.

En 2009, elle initie en tant que directrice de l'association *Ethnologues en Herbe*, le projet « Patrimoines en Mouvement », invitant des musées de société dans divers pays francophones, et particulièrement en Afrique, à créer une plateforme de coopération en ligne pour sensibiliser les jeunes à la diversité des patrimoines culturels. En même temps, elle publie *L'Atelier d'ethnographie*, livret résumant les approches pédagogiques de l'association *Ethnologues en herbe* en France et en Belgique, notamment pour favoriser l'expression et le respect de la diversité dans des classes d'accueil d'élèves récemment issus de l'immigration.

En 2010, elle obtient le Prix Victor Rossel des jeunes pour son troisième roman *La Maison de l'Âme* où elle revient sur l'expérience douloureuse des habitants de Snagov, spoliés par la systématisation du territoire roumain.

Bibliographie

Romans

La Maison de l'âme, roman, Éditions Maelström, Bruxelles, juin 2010, Prix Rossel des Jeunes, décembre 2010

La Cérémonie des poupées, roman, Éditions Maelström, Bruxelles, 2005, nomination Prix Rossel des Jeunes.

La Plus que mère, roman, Éditions Maelström, Bruxelles, 2003, Prix Jean Muno et Prix des Bibliothèques du Hainaut

Albums pour la jeunesse

Les Carnets de route de Tintin, Éditions Casterman, 1991 (en collaboration avec Martine Noblet, Max Dauber et Daniel De Bruycker)

Essais

L'Atelier d'ethnographie, livret de l'association *Ethnologues en herbe* pour l'éducation à la diversité culturelle, 2009

Journal de guerre de Sevdie Ahmeti, résistante Kosovar, Éditions du CCFD, 2002 (traduction de l'anglais, préface Bernard Kouchner)

Voyage en Égypte, Éditions Barthélémy, Avignon, 1993 (avec le photographe Max Dauber)
Les Industries culturelles, Pointillés- Cahiers du CRISP, Bruxelles, 1982
Le Théâtre-Action en Belgique, Cahiers JEB, Bruxelles, 1978

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Chantal_Deltenre

II. La Maison de l'âme

La transmission entre les vivants et les morts

De la Roumanie, Chantal Deltenre pourrait probablement parler de bien des manières. Son travail d'ethnologue l'a conduite dans ce pays et se transforme ici en matériau romanesque. La réalité locale renvoie à des questions universelles, dans un va-et-vient où la narratrice se perd un peu, tant son implication dans l'enquête qu'elle mène lui semble reposer sur des ambiguïtés. Elle est journaliste et découvre, à l'initiative d'un ethnologue qui l'a poussée à un reportage, l'ampleur des dégâts provoqués par une politique qui a écrasé les habitants sans le moindre égard. Evacués et relogés en fonction des besoins du régime Ceausescu, ils gardent leur rancune intacte. En particulier à Snagov, où la nomenklatura de la dictature possédait des résidences luxueuses.

Même là, pourtant, on n'a pas oublié le rituel de La maison de l'âme qui tisse, à travers des objets destinés à la transmission, des liens entre les vivants et les morts. Les uns et les autres ne sont pas étrangers, ils continuent à exister ensemble au-delà de la réalité visible. La journaliste l'ignorait, mais elle a servi d'intermédiaire dans un rituel semblable quand une mourante, en Afrique, lui a confié un sac de coton dont elle ne se sépare jamais.

Chantal Deltenre a trouvé les mots pour nous faire entrer dans le cercle de cette tradition plus puissante que les circonstances et que les mensonges par lesquels il a fallu passer pour conduire son héroïne vers une lumière inconnue.

Les vivants et les morts

Chantal Deltenre s'est emparée d'un rituel découvert sans doute par son travail d'ethnologue en Roumanie. Elle en a fait le fil conducteur d'un roman à la hauteur de ce qu'il représente : un lien entre les vivants et les morts, entre la maison d'en bas et celle d'en haut.

La maison d'en bas est très compromise. La journaliste qui débarque en Roumanie, persuadée par un ethnologue, découvre l'ampleur du « Plan de systématisation du territoire ». Elle en avait entendu parler, elle ignorait à quel point il avait conduit à des destructions de maisons et à l'expulsion de leurs habitants, relogés par le régime Ceausescu dans des blocs insalubres. En particulier à Snagov, lieu de villégiature de la nomenklatura, où Stefan M., l'ethnologue roumain, a proposé de l'emmener pour son reportage. Les victimes du Plan s'appellent eux-mêmes les démolis et la chute du dictateur n'a pas réglé leurs problèmes : la plupart n'auront jamais les moyens de récupérer leurs terrains, que se disputent les favoris du nouveau régime. Stefan, dès qu'ils sont arrivés à Snagov, n'a cessé de fuir la journaliste, comme s'il avait quelque chose à

cachez, ou comme s'il se cachait lui-même...

La maison d'en haut, qu'on occupera après la mort, est l'objet de toutes les attentions. Chacun l'équipe à la manière traditionnelle, donnant les objets nécessaires à des personnes qui seront les intermédiaires entre les deux mondes. La narratrice, à qui une femme agonisante a donné au Tchad un sac en coton – elle ne s'en sépare pas –, est sensible au symbole de ce don et partage volontiers la maison de l'âme avec celles et ceux qui en expriment le désir.

En une semaine dense où les interrogations se multiplient, la romancière serre les nœuds d'un livre émouvant où tout est dit sur un ton juste.

Pierre MAURY , *Le Soir, Vendredi 22 octobre 2010*

Chronique littéraire Radio Antipode 25 et 27 février 2011

Ce roman aurait pu s'appeler 'mémorial de la douleur', du nom d'un documentaire télévisé roumain sur l'après-guerre. Et il est saisissant que ce soit ce roman que les jeunes aient honoré de leur Prix Rossel en décembre dernier : La maison de l'âme de Chantal Deltenre, publié chez Maelström-reEvolution.

Un roman qui nous replonge dans la Roumanie d'avant 1989, celle de Ceucescu, et qui nous parle de l'accomplissement d'un deuil. Le deuil de sa terre et de sa demeure en particulier, mais aussi de ses racines et de son identité. On se rappelle peut-être l'opération 'Villages roumains' menée fin des années '80, chez nous en Belgique, qui réagissait à la politique totalitaire du régime de Ceucescu. Son Plan de systématisation des villages roumains consistait, sous prétexte de récupérer des terres et permettre l'autosuffisance alimentaire du pays, à raser l'habitat rural traditionnel et à reloger les populations dans des blocs bétonnés à peine vivables.

C'est dans la mémoire de cette époque terrible que nous plonge Chantal Deltenre au travers du reportage d'une journaliste amenée, en 1991, deux ans après la chute du dictateur, à interroger sur place les victimes de ces destructions, les 'démolis' comme on les appelle. Munie de son enregistreur, Claire tâche de capter la voix de ces témoins que les décennies de despotisme ont rendue méfiante et honteuse, peureuse et furieuse. Le silence reste plombé de tristesse, de soupçon, de ressentiment, de désespoir quant à savoir jamais séparer le vrai du faux – car la rumeur, la 'bouche du village' est partout. Claire pourtant a ce don de capter les voix, et derrière elles, au-delà de l'audible qui pose à peine un baume, quelque chose comme un cri. Elle a cette capacité de chercher en chaque être une parole qui touche au cœur ou à l'âme. Sans doute parce qu'elle-même sent sourdre au fond d'elle ce même cri. Le deuil de tous ces gens que leur parole rend possible fait écho à celui qu'elle ne parvient pas à réaliser. Celui de la mort silencieuse entre ses bras d'une jeune Africaine, lors d'une précédente mission. Tout se passe enfin comme si ce reportage en Roumanie était la réalisation de la promesse tacite faite à cette jeune Africaine, et sa manière de réaliser son deuil.

La Roumanie est célèbre pour ses traditions et son folklore, ses rituels et coutumes. 'La maison de l'âme' (qui donne son titre au roman) est une de ces coutumes qui, malgré que bien des choses aient été broyées et des repères perdus, persiste dans une sorte de résistance butée afin d'atténuer les tristesses. Il s'agit dans cette coutume de donner à des étrangers ce dont vos proches défunts manqueraient dans l'au-delà. Donner afin que les murs de l'âme, là-haut, tiennent debout. Davantage encore lorsqu'ici-bas on a été démoli. Les défunts eux-mêmes ont peut-être besoin de ces témoignages, ces paroles données et libérées, authentiques enfin.

Un livre tout entier hanté par la mort et le deuil à faire en dénouant les silences de la douleur.

« Je voulais aborder le thème du don » : entretien avec Chantal Deltenre

Avant de se prêter au jeu des questions-réponses avec les jurés qui l'avaient élue, Chantal Deltenre, tout juste arrivée de Paris, a tenu à leur adresser quelques mots. « Je suis très très touchée que vous ayez choisi mon livre. Surtout que la plupart d'entre vous n'étiez pas nés à l'époque où il se déroule ! Dans le train, j'ai repensé à mon travail en Roumanie, juste après 1989, après la révolution et l'assassinat des Ceausescu (le 25 décembre 1989, NDLR). Beaucoup de jeunes Roumains me disaient que leurs Noëls étaient désormais confisqués pour plusieurs années, peut-être même pour une décennie, à cause de ces événements. Je suis heureuse que vous ayez été sensibles à ce roman qui raconte l'histoire récente et pesante d'un pays européen. Je rêve maintenant d'une rencontre entre vous et de jeunes Roumains. »

Comment vous est venue l'idée de « La maison de l'âme » ?

Comme vous le savez, je suis ethnologue. Entre 1990 et 1993, en Roumanie, j'ai recueilli la parole des « démolis », ainsi qu'on appelle les victimes de la systématisation. En sont sortis des articles de sciences sociales. J'ai laissé dormir cette matière pendant 15 ans, avant de décider d'en faire un roman. Je voulais aussi travailler sur la paire étrange que forment une journaliste et un ethnologue. Elle voit les choses et doit les condenser en un voyage, tandis que lui fait des allers-retours sur son « terrain », comme on dit. Et puis je voulais aborder le thème du don, central dans ce roman. Chacun, journaliste et ethnologue, doit se donner à entendre une vérité pour s'apaiser, pour réparer un non-dit.

Vous sentez-vous proche de Claire ? Quelle est la part de réalité dans votre roman ?

Non, je ne m'identifie pas à Claire. Je me sens davantage proche de Stefan, je suis l'ethnologue moi (sourire). J'ai choisi d'écrire un roman parce qu'il me fallait une distance. Mais le rituel de La Maison de l'âme (qui consiste à donner à des étrangers de quoi construire sa maison dans l'au-delà, NDLR). Quand j'étais en Roumanie, plusieurs personnes m'ont donné toutes sortes de choses, en espérant que leurs proches défunts les recevraient. Pour le reste, ce qui est de l'ordre du terrain est réel, mais les personnages sont fictifs. Le village de Snagov est tel que je l'ai décrit, à quelques détails près. C'est vraiment un lieu où cohabitaient le pouvoir et les démolis. Beaucoup n'ont pas reconstruit, et aujourd'hui encore, c'est un village coupé en deux : d'un côté de la route il y a de jolis pavillons et de l'autre des blocs d'appartement.

Le rêve de cette jeune Tchadienne, qui hante la journaliste, c'est un rêve que vous avez fait ?

Non, mais il y a évidemment un lien avec ma propre histoire. Il fallait que chacun ait un non-dit à porter. Claire, c'est sa culpabilité par rapport à cette jeune femme, Stefan on le découvre en cours de lecture. Ce sont ces non-dits qui leur permettent de se dévoiler l'un à l'autre, il y a une attente mutuelle entre eux. Elle veut parvenir à faire son deuil, lui a besoin qu'elle parle de ce qui l'opprime, du passé récent de son pays. Le sujet est « démodé », mais il reste pétrifié, car la mémoire ne s'efface pas du jour au lendemain. C'est ce don et ce « contre don » comme on dit en sciences sociales, qui leur permettent de se libérer.

par les jurés du Prix Rossel des Jeunes et ADRIENNE NIZET

Le Soir, Jeudi 2 décembre 2010

